

NOSAKA Akiyuki

LE DESSIN AU SABLE



Picquier poche

Extrait de la publication

NOSAKA Akiyuki

Le Dessin au sable

*et l'apparition vengeresse
qui mit fin au sortilège*

Récit traduit du japonais
par Jacques Lalloz



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

La Tombe des lucioles
Les Pornographes
La Vigne des morts sur le col des dieux décharnés

Titre original : *Sunae shibari gonichi no kaidan*

- © 1971, Nosaka Akiyuki
French translation rights arranged
through le Bureau des Copyrights français, Tôkyô
- © 2003, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2013, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : © Unsodo. Co. ltd. / Editions Philippe Picquier

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0949-0

ISSN : 1251-6007

Avant-propos du traducteur

Le lecteur connaît Nosaka pour la restitution romanesque qu'il fait de son expérience personnelle de la plus terrible des épreuves – la guerre (cf. *La Tombe des lucioles*, entre autres œuvres), dont il n'hésite d'ailleurs pas à faire le thème de *Contes de guerre* qui sont parfois proprement insoutenables –, ainsi que pour son obsession du sexe et de la mort, de leur commerce aussi, qu'il traite sur le mode parodique (dans *Les Pornographes*, *Les Embaumeurs...*). Toujours dans un style qui n'appartient qu'à lui, débridé, fait de phrases partant en écheveaux mêlant continûment narration et dialogues, mais avec une faconde toujours agréablement balancée.

La présente nouvelle (titre d'un recueil) nous montre une autre facette de cet auteur hors normes. D'abord parce qu'il nous transporte

dans le Japon de l'époque pré-moderne d'Edo (début XIX^e siècle), qu'il connaît remarquablement, et dont il se rapproche par le style ; ensuite parce que le choix de cette remontée dans le temps lui permet de renouveler le binôme récurrent sexe-mort en le mariant à un motif fréquent du folklore, et donc des arts, de la littérature en particulier : le fantastique. Le tout en se pliant avec brio à la contrainte de la sobriété propre à la nouvelle : en moins de cinquante pages (dans l'original), il boucle un récit jalonné de phrases qu'on dirait suspendues, composées de segments ici plus brefs que d'ordinaire, rythmés, qui donnent une impression de balancement encore jamais vu.

Nous voici donc plongés dans un Japon vieux de deux siècles, pour un voyage qui conduit, par la route, du Centre (Hyôgo, l'ancienne Kôbe, donc non loin de la capitale économique d'alors, Ôsaka, et de la résidence impériale, Kyôto) vers l'Ouest, plus exactement Nagasaki, la geisha Koto à la recherche, avec sa fille, d'un amant qu'elle imagine oublié. Contrainte de revenir dans l'Est, elle meurt avant de gagner Edo, laissant à la jeune Tomi le soin de retrouver celui qui est son père mais qui, en fait, est loin de penser qu'il a quitté

Koto en la laissant enceinte de ses œuvres. Pour cela, Koto confie, à l'heure de mourir, le fameux dessin qui figure dans le titre, un dessin qu'elle exécute en le saupoudrant de sables de diverses couleurs, et sur lequel s'inscrit, littéralement, l'endroit le plus intime de la malheureuse, tout empreint de sa rancune, et qui doit lier l'homme jusqu'à ses retrouvailles avec celle qui est sa fille.

Ce talisman, censé donc mettre la jeune fille sur la voie paternelle, la mènera en fait à sa perte, tragiquement. Toutefois, la rencontre du mystérieux dessin et de l'homme s'effectuera en dépit de tout, et ceci par le biais d'un bien mystérieux intermédiaire vindicatif, par lequel s'accomplira le karma. Ainsi la boucle fatidique se boucle-t-elle, et de saisissante façon : le sexe dessiné pour la fille par l'amoureuse morte d'épuisement finit par s'effacer du papier d'origine, « entre les mains », dirons-nous simplement, de l'amant retrouvé, et l'acte d'exorcisme qui amène cette disparition signe, par le geste de ce dernier qui met fin sciemment à sa vie, le salut de l'amante (dans l'au-delà, s'entend).

Jamais linéaire chez Nosaka, le récit est ici encore parcouru de retours en arrière dès

qu'apparaît un personnage auquel Koto a eu affaire. Mais tout au long – d'abord lorsque le drame se noue, au rythme des multiples petits temples de quartier de la capitale sonnant l'une des douze heures quotidiennes, puis à celui des saisons évoquées par touches –, la vie de l'époque nous est donnée à voir : société où les marchands se sont enrichis et le font voir en tenant le haut du pavé ; geishas et prostituées, quartiers spéciaux qui sont de plaisir pour certains et de douleur pour d'autres ; grand-route du Tôkaidô, avec ses voyageurs et sa faune, ses dangers ; Edo enfin, ses quartiers populaires, son petit peuple au parler pointu, misérable, débrouillard, recourant à un des nombreux « Chez ma tante » de la déjà vaste métropole.

Tout ceci est l'arrière-plan d'un récit prenant dans lequel Nosaka se débride, et les scènes de nécrophilie, d'inceste, par exemple, monnaie certes courante chez lui, concourent à composer un tableau infernal pour lequel il semble avoir mobilisé ses fantasmes, mais afin de nous donner un récit fantastique qui (au côté de *La Vigne des morts...* mais pour une époque plus rapprochée) est sans doute son chef-d'œuvre dans le genre.

Un mois de novembre qui tire sur sa fin, an 3 de l'ère Bunka (1806), à la pluie, encore menaçante lorsque les cloches égrenaient les coups de la sixte*¹ vespérale, la neige a fait place en même temps que tombait la nuit, au pied de la butte d'Ueno à présent désertée par ses derniers retardataires, face aux baraques de conteurs tendues de claies de jonc, voici l'étal en plein air d'un débit ambulante de nouilles au sarrasin, installé là pour la nuit par son tenancier, un vieillard d'un peu plus de soixante ans d'âge.

Dos courbé, mains tendues au-dessus du brasero de cuivre, l'homme attend le chalant dont pour l'heure, toutefois, rien n'annonce

1. Les astérisques renvoient à un Répertoire en fin de volume.

l'arrivée prochaine, mais sans doute cette obstination s'explique-t-elle par la présence aux abords de tripots clandestins.

Des chiens errants font entendre de bruyants abois, et à l'improviste devant l'homme surgit un inconnu, que pour un peu l'on croirait avoir la meute à ses trousses. « Vous m'en servez un bol bien chaud, patron ! » lance-t-il avec un reniflement, avant de coincer entre ses genoux le balluchon qu'il tenait sous le bras, puis de se frotter les mains, d'un geste frileux. « Foutue mouise qu'en finit pas, et r'voilà une autre année qui fout l'camp... » Son grommèlement est suivi d'un regard à la ronde : pas loin d'un pouce de neige recouvre déjà le sol et renvoie une clarté mettant en relief les toits des baraques de camelots et des guinguettes, au sein d'un silence feutré que seul vient troubler le léger clapotis de l'eau qui bout devant l'homme.

Senkichi-des-lavoires-aux-morts, ainsi est communément appelé le nouveau venu : c'est dire en clair qu'il fait métier de fréquenter ces lieux afin d'y acquérir ce que les défunts déposés là ont gardé sur le dos. A l'époque, un locataire d'une longue baraque* venait-il à passer de vie à trépas, ses proches n'étaient

pas autorisés à lui administrer sur place sa dernière toilette, le corps devait être transporté au lavoir mortuaire le plus proche, aménagé en général dans un coin du cimetière de quartier, où on le revêtait d'un kimono-suaire léger sans manches, après une toilette soigneuse et lui avoir obstrué avec des tampons de coton ses « sept orifices ». Il était de règle de se débarrasser carrément de ce que le défunt avait porté jusque-là, et c'est alors qu'intervenait Senkichi, lequel en récupérait l'essentiel pour le revendre à certains décrochez-moi-ça. Encore que, avec des locataires de condition si humble, il n'y eût guère à espérer mettre la main sur grand-chose de valeur – à plus forte raison parmi ces habits destinés au grand voyage –, le marché possédait évidemment ses chasses gardées, celle de Senkichi était sise quartier d'Abekawa, à droite quand on a tourné au coin du magasin *Kikuya*, dans le cimetière du temple Shônenji, de la secte Ikkô, et là ne reposaient que vieillards et enfants.

En effet, la population de l'endroit vivait dans l'indigence la plus extrême, à telle enseigne que les plus avisés parmi les jeunes, garçons et filles, s'empressaient de lui tourner le dos lorsqu'ils avaient trouvé à se mettre en

apprentissage ailleurs, et dès lors n’y remettaient pour ainsi dire plus les pieds. Une jeune poitrinaire finissait-elle par rendre le dernier soupir, le hasard permettait, de loin en loin, de la voir conduite au lavoir parée d’un kimono de fête, témoignage de l’affection des siens – c’était là pour notre Senkichi une occasion véritablement providentielle de regarnir sa bourse, mais qui ne s’était encore jamais offerte.

A la vérité, ce dernier revenait présentement de chez son fripier attitré, dans la montée Kurumazaka, où il avait longuement négocié avec le commis, pour en fin de compte se voir essuyer une avanie : « Ouais, ben, je vais t’ dire une chose, lui avait balancé l’autre, ça s’rait pas un mal si j’t voyais débarquer une fois de temps en temps avec d’la soie sous l’bras, serait-ce qu’un *hachijô** jaune à rayures marron avec son obi rouge à taches de faon ! » – sur quoi, piqué au vif, Senkichi s’en était reparti en claquant la porte, encore que sans la plus petite idée sur la façon dont il allait fourguer les trois malheureux vêtements doublés, usagés et tout imprégnés d’odeur de cadavre qu’il avait apportés, et, poussé par le froid envahissant, il s’était retrouvé dans cet

estaminet de plein vent, piètre client qui n'avait même pas les moyens de s'offrir un cruchon de saké chaud. Le bol proprement vidé de ses nouilles, il avala le bouillon jusqu'à la dernière lichette, n'eut point scrupule, par deux fois, à en quémander derechef au patron, après quoi, ne lui resta plus qu'à regagner ses pénates, sur les arrières du temple Shônenji, un des cinq logis d'une longue baraque basse d'Okunohara, un trou lugubre de jour autant que de nuit, et à se glisser sous sa couette pour y dormir, seul, roulé en chien de fusil. Sa femme, O-Den, logeait quartier de Shiba-Shinmei, chez son employeur, Janome Kingorô, un fabricant réputé de parapluies *janome* *, elle ne réapparaissait qu'une fois tous les trois mois, si bien que notre Senkichi, chez qui rien ne révélait l'homme de quarante-deux ans cette année et, conséquemment, dans ce qu'il est convenu d'appeler la force de l'âge, Senkichi, donc, en était réduit ni plus ni moins à une existence solitaire de chien pelé et galeux.

« T'nez, patron... »

Les seize sous déposés devant lui, il sortit et s'éloigna sous une neige qui tombait dru maintenant, parvint jusque devant le temple